

Jean Follonier : Peuple des Montagnes ¹

M. Jean Follonier est un jeune qui, lui aussi, est en train de creuser son sillon, de se faire sa place au soleil. Il y est aidé par l'éditeur sierrois qui, à l'enseigne des Treize étoiles, nous a donné le *Chateaubriand et Goethe en Valais*, de M. Lucien Lathion², le savoureux *Président de Viouc* de M. Aloys Theytaz dont on espère une suite, et les *Fileuses* de M. Pierre Vallette. C'est précisément M. Pierre Vallette qui, d'Evolène, souhaite un heureux départ à son cadet et voisin d'Hérémente, et nous le présente.

Le premier livre de M. Jean Follonier — ce n'est encore qu'une plaque — nous peint le peuple des hautes vallées valaisannes du Centre, sa « présence » partout sur les parcelles et les chemins du travail, sa vie durant le cycle des saisons — la « bonne » et la « mauvaise », qu'on connaît seules là-haut : Sous la neige au visage radieux, mais qui n'est qu'une « force mauvaise, l'ennemie de l'homme, avec laquelle il faut ruser, pendant les journées de tempête », et qui vous emporte traîtreusement dans son abîme. Puis au réveil de la vigne, lorsque les portes s'ouvrent et que Pâques, « triomphant et libérateur », chante l'amour et fait « pétiller le village comme un visage heureux ». Puis dans le brasillage de la chaleur, où la terre s'écaille, « où chante la faux sur la grisaille du coteau ». Puis encore aux jours de moissons et de vendanges, où « le soleil mûr est dans le ciel, toutes les choses sont mûres autour de soi, tout est devenu parfaite maturité et achèvement de ce paysage familier, et la joie aussi est mûre dans le cœur ». Enfin, les portes à nouveau closes, on prie pour les défunts à la Toussaint, on médite sur sa condition d'homme périssable et immortel, « on songe au village des morts... Peut-être qu'entre la mince cloison de terre les chairs s'unissent en de silencieux mariages. On échangera, à travers les orbites creuses, des regards qui ne portent plus de haine. Les mots auront la saveur du miel frais... Toutes ces petites croix ne sont-elles pas le témoignage de la paix donnée par la mort ? » Et la *corona benignitatis anni Dei* s'achève par la sainte nuit de Noël où « toute la joie du ciel est dans la vallée, avec les cloches qui vont, qui viennent, qui se donnent la main d'une église à l'autre et chantent comme des sœurs heureuses ». Paix, sur cette humble terre, à ces hommes de bonne volonté.

C'est bien, dans ses traits essentiels, le visage du Valais montagnard, de ce pays « douloureusement ciselé dans la pierre de la montagne », de ce pays « dur comme la pierre, violent et avare », « pas toujours humain », dont « on sent l'avarice même en le foulant au pied », — et qu'aiment pourtant les hommes « façonnés à la mesure de cette âpreté quotidienne », la terre passant en eux, eux retournant à la terre, les hommes et la terre ne faisant plus qu'un, depuis toujours unis.

¹ Editions des Treize Etoiles, Sierre 1945.

² Voyez les *Annales Valaisannes* d'octobre 1944.

Les dix petits chapitres célébrant cette terre, ces hommes, leurs travaux, en dénotent un grand amour, une connaissance et une compréhension profondes. Et ce n'est pas surprenant, puisque Jean Follonier est uni à ce peuple par les liens du sang et fait partie de sa communauté, puisque toutes les images de son enfance « sont modelées par cette vie, et rien que par cette vie ardente et décevante ». Il revendique même avec une sorte de passion la connaissance exclusive de ce « peuple des montagnes », auquel ceux qui viennent de la plaine ne comprennent rien, ne peuvent rien comprendre, — « inutile de protester ». (On ne leur demande d'ailleurs pas de savoir ; leur amour suffit). « Il faut vivre dans ce petit village de la montagne, être uni depuis toujours à ce vieux cœur de bois et de pierre, porter avec soi une parcelle de toutes les générations passées, pour savoir quel goût possède l'existence dans ce pays au-dessus du monde. » Ce mouvement d'amant exclusif, de jeune amant jaloux de ce qu'il possède et serre contre lui, est d'ailleurs émouvant et très sympathique.

Oui, M. Follonier bouillonne de jeunesse et de sève : d'une sève drue, nourrie, ferme, colorée, mais peut-être tendante à recommencer toujours le même circuit comme *recommence* toujours, d'après un *leitmotiv* de l'auteur, celui de l'activité villageoise ; d'une jeunesse ardente, — mais parfois encore un peu novice, désordonnée dans son explosion, et prisonnière de l'imitation même quand elle se croit libre comme le vent. Il me semble qu'on sente un peu trop le procédé (cher à Péguy, à Ramuz) de la répétition, de la reprise, de la gaucherie volontaire. Il faut y prendre garde (on dirait, si l'on y sacrifiait, « se veiller »). S'il a l'avantage de donner au style un poids, un caractère de lent cheminement et presque de piétinement qui sont bien le propre du terrien, il risque vite aussi de tomber dans l'artifice et d'engendrer la monotonie, — à moins, évidemment, qu'on ait du génie.

Quoi qu'il en soit, cet essai plein d'observations justes et qui vont loin, d'une sincérité directe et qui touche, peut être accueilli avec espoir. M. Jean Follonier fait un début prometteur. Il a certainement quelque chose à dire, et le don de le dire. Qu'il travaille : il mérite d'être suivi.

Ajoutons que ses propos sont illustrés de « linos » en couleurs du peintre Albert Chavaz, que nous avons adopté et qui est devenu nôtre. Et pourtant, quelque estime, quelque goût que nous ayons pour son art robuste et sincère, la technique de l'illustration ne l'a-t-elle pas, ici, desservi parfois ? Le Valais âpre et dur vu par Jean Follonier a-t-il ces teintes de bonbon fondant ? Et pouvons-nous reconnaître parfaitement, dans telle glaneuse rose ou tel buveur mauve et vert, notre race, notre « peuple des montagnes » ? J'en appelle des reproductions aux originaux.

Jean GRAVEN